

Martine Gärtner

L'ŒIL DU CHEVAL

roman

Photographies d'Adèle Nègre

[appareil.l]



Martine Gärtner

L'ŒIL DU CHEVAL

roman

—

Photographies d'Adèle Nègre

[appareil]



Bruno Guattari. Éditeur

L'œil du cheval



J'ai connu la folie. Elle était vérité exigeante. Et puis, je l'ai trahie, asservie par une pension. Née mercenaire, j'ai entaché ma liberté, perdu le chemin, erré. J'enseigne pour la misère de 1491 euros, 71 centimes mensuels. 8^e échelon. Sans indemnité.

Dissémination incessante de ton esprit. Exténuation de ton corps.

Roman d'une vie. Peser par de lourds tas de mots sur des instants évanescents pour les retenir, ne pas perdre son âme.

L'esprit corseté, j'ai traversé l'air vide de la campagne. J'avais conservé dans la poche un livre oublié là. d'un autre temps. Je le tâtais parfois, d'un mouvement machinal.

Un village sans tragédie, marinant dans la saumure de ses passions. ses maisons comme ses idées alignées les unes à côté des autres. Mû par un principe de réalité.

**Idées épinglées sur le fil de la conscience. Métonymie
claire et simple du séchoir, tenant l'une à l'autre par
un seul côté.**

Asséchées par le vent.

Aseptisées.

**Marcher à la lisière de soi-même sur le tranchant
douloureux de sa propre conscience. comme un es-
sart, quelques idées arrachées sur la forêt rebelle des
songes opaques. Le fruit unique d'une vie entière.**

La vie que l'on se forge est à notre image. Notre emploi de temps nous révèle plus que les discours illusoire que nous tenons. Ou pire, les mensonges que nous racontons à nous-mêmes.



**Le premier mot de l'enfant
- mon enfant -
fut
au-revoir.**

**Entre ce pays et moi, un enfant, comme une alliance.
Une histoire entreprise. Entrelacs d'un destin.**

Œil (euil, comme dans deuil, seuil) yeux (yeu) n.m.
(1380) oi, oil au XII^e siècle, du latin oculus, au plur.
oculi. cf. oculare.

Mots rongés, qu'importe votre déclinaison ?
Combien je préfère l'étrangeté phonétique et les as-
sociations étonnantes d'un mot l'autre.

Œil, deuil du visage, de la mémoire.

Seuil, sur le seuil de la tête, l'œil ouvre toute
grande la porte sur l'inconnu.

Jocaste faisant deuil de son passé, se crève les
yeux sur le seuil de son lit.

Mais c'est lui, Œdipe, l'œil, œdème de mon
âme, qui porte à ses yeux l'épingle fatale, chance-
lant au seuil du connaître tandis qu'elle, Jocaste,
ferme les yeux pour toujours, deuil suspendu,
transmis à leurs fils et leurs filles.



œil

deuil

seuil

**Ton œil comme une barque
sur le morne étang de mes souvenirs vogue
au seuil chancelant du présent
traverse le deuil de ma mémoire.**

Il faut s'en retourner boire à la fontaine.

**Un village, agrégat de familles,
haine ressassée de génération en génération,
ramifications généalogiques,
jalousies comprises qui s'agglutinent
autour de quelques pôles.**

**Un village, épuisant toutes ses possibilités de créativité dans l'accomplissement de travaux d'une simplicité qui confère à l'idiotie : lessivage de vitres, réparation du muret de pierres, cueillette de haricots, préparation des conserves.
L'investissement dans des tâches répétitives et ancillaires n'est pas corollaire de sagesse, même si la façon dont elle s'insèrent dans le réel éphémère se pare d'une fausse évidence.**

Les premières chaussures de l'enfant furent des bottines de cuir blanc, tendues sur une fine semelle dont la couleur rose, contrastant avec le cuir clair, donne un effet de trépointe, et sur l'empeigne desquelles court, décorant l'arrondi du bout, une frise florale d'églantines alternativement roses et beiges, la couleur rose rappelée par une bande de peau souple assurant à la cheville un contrefort confortable, ainsi que sur les tirants surpiqués, par l'œil rond d'œillets symétriques.

Un village, bornant désormais son ambition à se conformer à l'image qu'il se fait de lui-même.

**Dans la ville inconnue nous avons salué joyeusement
le spectacle matinal des hommes œuvrant dans leur
fluorescence au ramassage des ordures. Souvenir
d'une époque paisible, d'un temps autre.
Salut à vous, travailleurs !**

Nuit opaque,

ma mémoire.
rêves gommés sur le tableau noir de

Plus qu'à la campagne, le printemps à la ville m'émeut, rappelant soudain que la cité n'est qu'une floraison particulière de l'activité humaine et qu'elle s'insère dans le grand cycle de la nature.

Tendresse aussi pour ces asiles humains qui révèlent publiquement devant l'éclosion fragile d'un mélilot leur propre éphémérité.

L'homme alors sur la pelouse se dénude et les jeunes filles sont rendues à la candeur de leurs corolles blanches et combien décolletées.



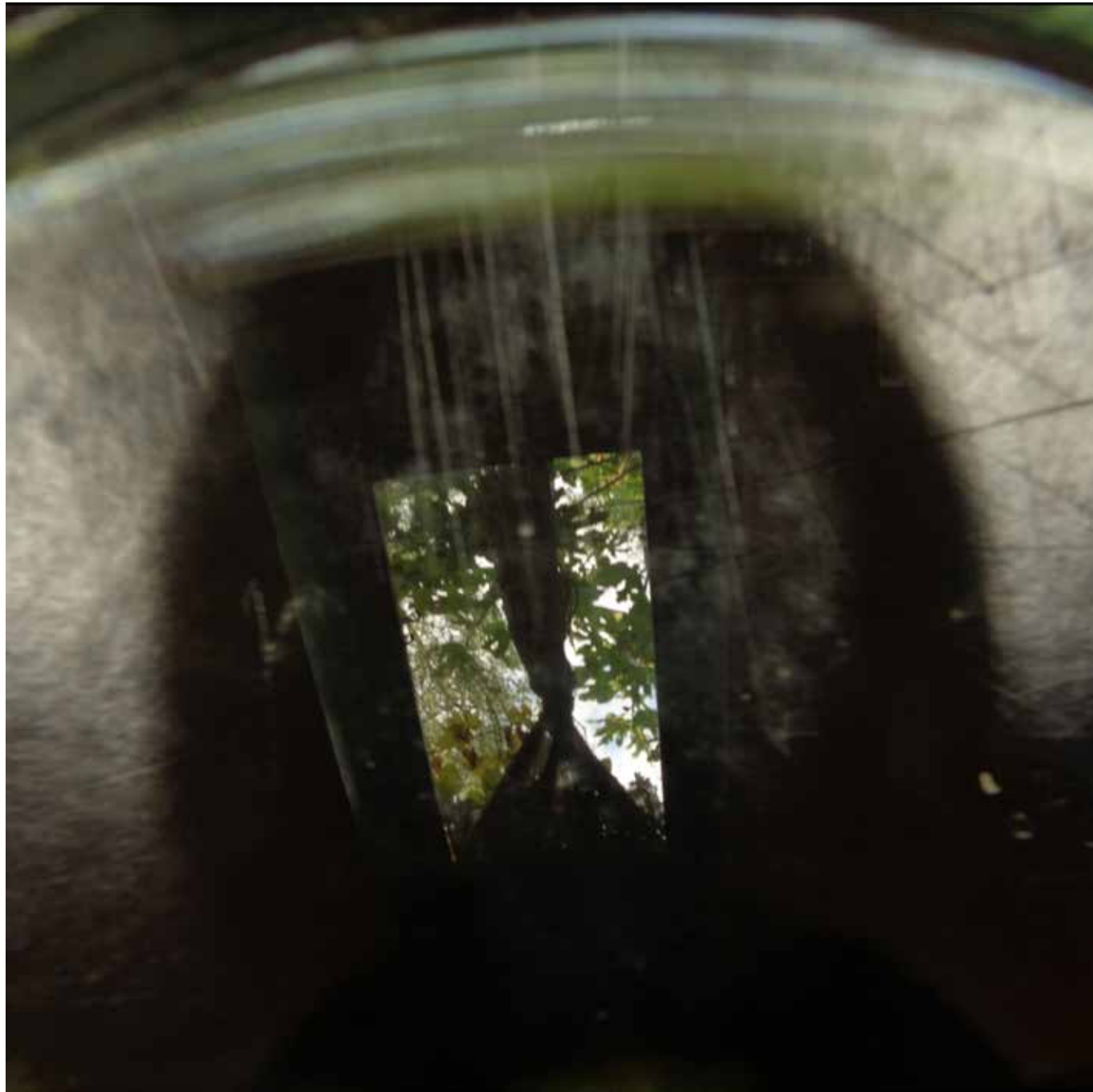
Œil bombé.

La bête saisie par la muserolle frémit sous mon regard, se rebiffe et regimbe.

As-tu su, sous terre, conserver ton visage de noyée ?

**Le train qui m'emporte loin de la ville étrangère me
sépare de l'enfant.
Panique du corps.**

**Le corps dressé dans la nuit.
La nuit n'est pas silence mais vrombissement. cri
unique de l'oiseau. chant solitaire. la toux de l'en-
fant malade.
Attente de l'aube.**



Écrire - écran de mots où tu te mires.

L'été s'est mis à paresser, larvé dans les courettes de la ville.

La saison estivale déleste la ville de son alibi social. Rendue à elle-même, réduite à un espace géographique constitué de murs et de maisons, elle meuble ses terrasses de chaises, étirant jusque dans la nuit ses griffes d'ensorceleuse. Face à face, entre l'homme, malgré lui attiré par la respiration cosmique et la ville, sa propre création. Seuls les enfants conservent leur légèreté, jouant au ballon dans la ruelle ; quelques-uns évoquent les étoiles sur le pas de la porte, enserrant le silence dans une maille filée de mots merveilleux et impondérables.

Il fut un long laps de temps durant lequel l'œil du cheval continuait à m'apparaître, mais de plus en plus désincarné, privé de la chair du réel, image mentale que je réussissais à faire naître à volonté ; je la conservai, avec comme seule émotion la peur qu'elle ne s'effaçât, mais comme une vision statique, exposée sur une surface plane, dénuée de consistance et dépourvue d'épaisseur. Peu à peu, elle se détachait de moi qui, ayant appris à la voir, ne la connaissais plus.

L'œil du cheval m'échappera-t-il ? Taies opaques et blanches reflétant à ma propre conscience mes silences.

Quelque part la métaphore a été déliée.

**Où t'en vas-tu- errer, esprit frivole,
semant des mots comme de blancs cailloux ?
Par quoi diverti ?**

**Peur de ne pas savoir trouver sa voix.
troubler sa voie.
à jamais.**

**Rattraperas-tu tes rêves fragmentés ?
Seul le mouvement lie les images entre elles,
tu cours infiniment sans fermer la porte au rêve hi-
deux, tu n'arrives pas à décapiter le diable à la langue
rose, les images fixes d'antan animent un bestiaire
fantastique.
Donne à la métaphore une main solide par peur de
glisser toi aussi sur la flaque morne du sommeil.**

Ville étrangère

**ton cœur épinglé sur le quai de tes métros
saigne de ses veines bariolées.**

Ailleurs

**le Che tatoué sur le pont
regarde ta banlieue.**

accoudée aux Trinkhalle

**elle décline
dans toutes les langues
sa misère.**

**Un autre pays, le mien, c'est-à-dire celui où mon
corps s'insère dans le paysage, retrouve la place laissée
vacante par sa longue absence.**

Netteté des lignes pures.

Pays d'odeur de pins.

**Fourmis allègres et fébriles d'antan à ce jour-là, avec
quel ordre vous vous agitez !**



L'insecte fragile est écrasé d'un coup d'ongle sur la terre sèche et ocre.

Pays de terre sèche au goût salé.

Les hommes, fuyant l'étouffoir des demeures, accédèrent à la mer. les femmes portaient les enfants.

**Au-delà du réel, miroir renvoyant à mon âme écartelée, l'alibi de faux décors symboliques, ce lieu-ci, dans sa vérité inaltérable.
Cependant sans retour possible.**

L'enfant au front plissé soupèse dans sa paume le galet, pierre polie d'avoir tant roulé sur une paillette d'éternité qu'use le vain effort d'épingler sur la page blanche du rivage la légèreté de l'écume, d'ajouter à la fixité de la terre cette dentelle d'infinie beauté.

**L'enfant tient dans sa paume la galet lustré de sel et
de soleil, arraché au roulis de la vague qui se déleste
de cet halètement lointain qui essouffle la mer qui
soulève là-bas l'horizon qui**

qui

Faire à l'enfant le don essentiel des mots.

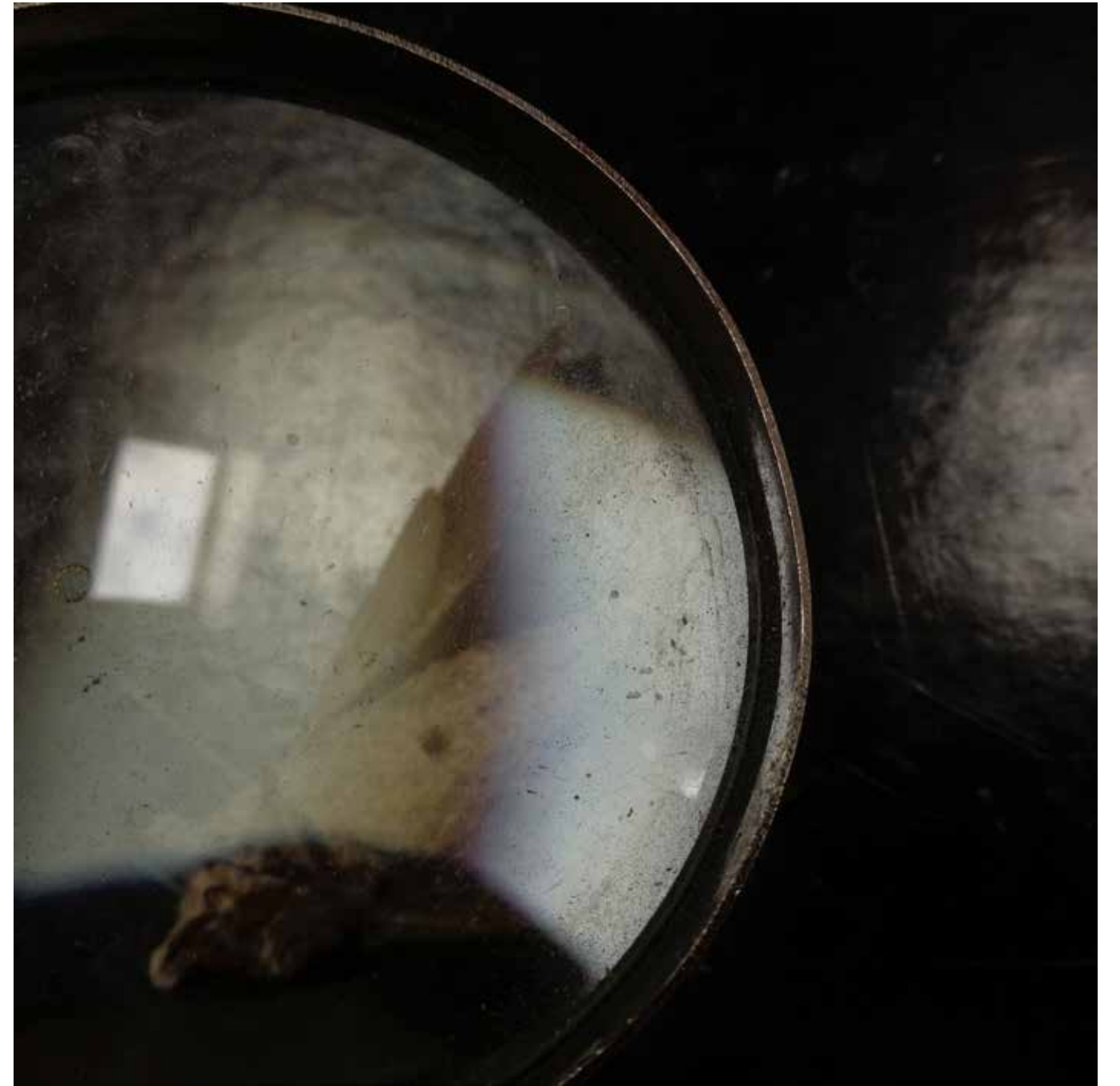
À l'enfant tous les mots.

Offrande rafraîchissante.

Quelque part, dans un imprévisible lieu, un corps âgé dont les veines sont aussi les miennes s'éteint lentement, il n'y a plus de jour ni de nuit.

Les yeux fermés sur ce présent qui déjà s'inscrit comme souvenir.

Là-bas, une vieille femme pose sur ses yeux usés le silence diaphane des paupières. ici les corps dans leur pose convulsive inscrivent le refus de s'enliser dans les limbes du sommeil.



**Certains jours épaissis de douleurs se transforment
en souvenirs lancinants.**

*Aujourd'hui pour la première fois la vieille femme
n'aura pas franchi la lisière aiguë de la nuit.*

Dans les corps endormis le songe reprit.

J'écarterai de ta nuit les sinistres fantômes.



Les mots de la langue étrangère se déploient lentement, lourds de leur opacité.

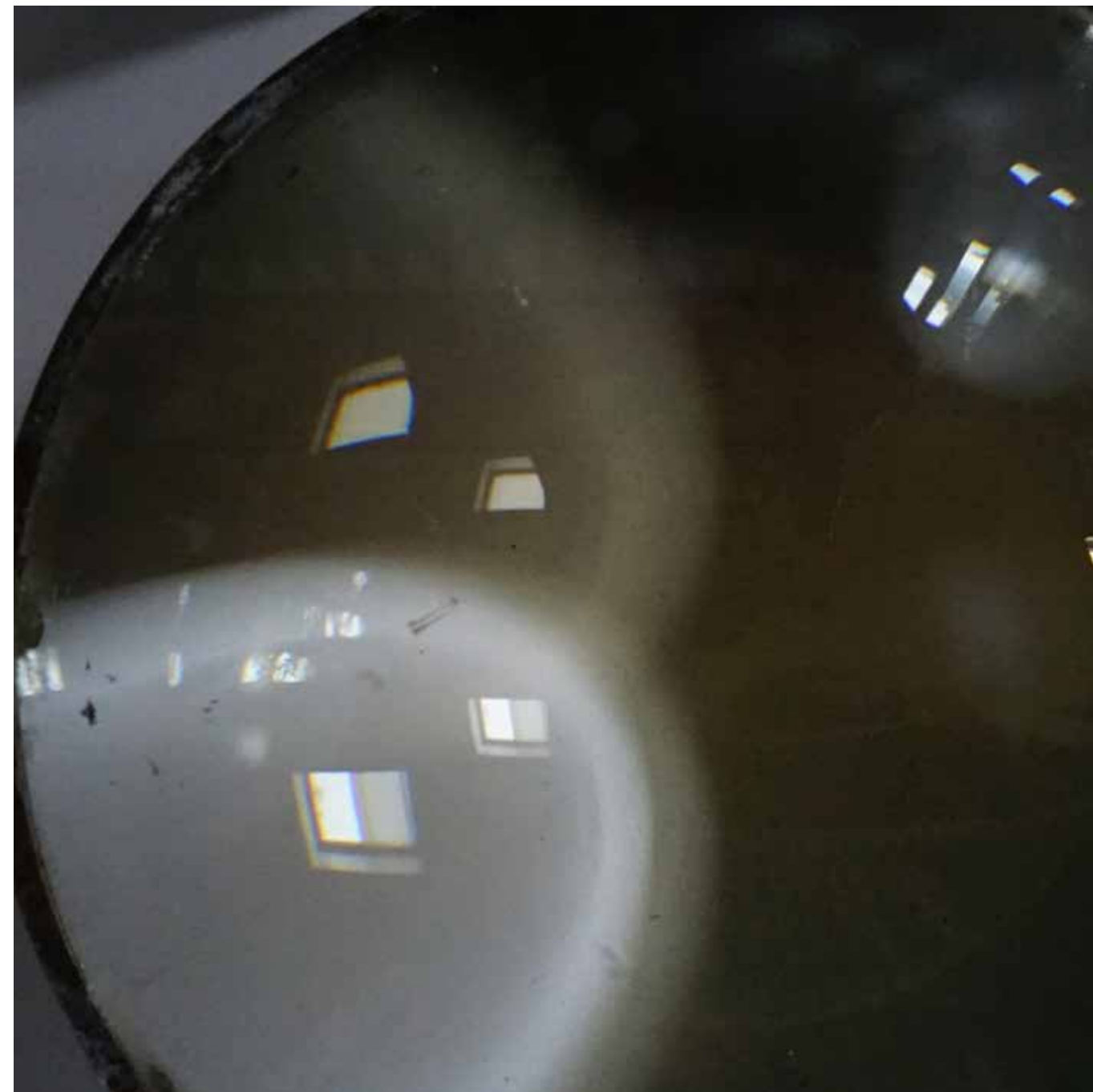
La main noire du malheur enserre à nouveau mon cœur.

Des maquillages de demi-monde parodient de fausses paroles, grimaces simiesques animées sur fond de teint bistre.

L'écrivain s'avança, voûté et maigre, et monta à la tribune.

Cette année-là, le père Noël distribua des cadeaux dans des chaumières ensanglantées et tourmentées de crainte.

Sur la terre crispée désormais dans l'attente du malheur, la beauté des enfants constitue notre seule richesse.



**Le froid comme une délivrance
qui fige la terre révulsée
et travaillée par les labours du gel.**

**Surinneur cruel, surgit le destin, tailladant comme
de la chair fraîche entre les multiples possibles des
vies humaines et de ce fait mettant à nu de façon
irréversible ce qui soudain se révèle accompli.**

Et alors seulement on sait ce que l'on a toujours su.

Ce que dit l'écrivain, c'était toujours une question de vie.

**Écris, écris.
Écris pour toi.**

**Il est des traditions
rose assassinée
qu'on voudrait oublier
étrange peuple blond
qui vocifère sa haine
carreaux brisés
espoirs lacérés.**

Jardins citadins

**la veuve en tailleur noir
ne retournera plus longtemps
la terre
du jardin désolé.**

O la présente si durement absente

par perverse pudeur je tranche les actes nécessaires
et chaleureux

comme tu me l'as appris

J'élague ce à quoi l'on ne croit pas

mais qui simplement apaise

sans rechercher pour autant la raideur stérile

Je romps les liens de la cohésion sociale

race d'orgueilleuses

comme s'il m'était permis dans ma singularité

de m'inscrire sans dommage hors de la loi commune

de séparer de celle des autres mon âme.

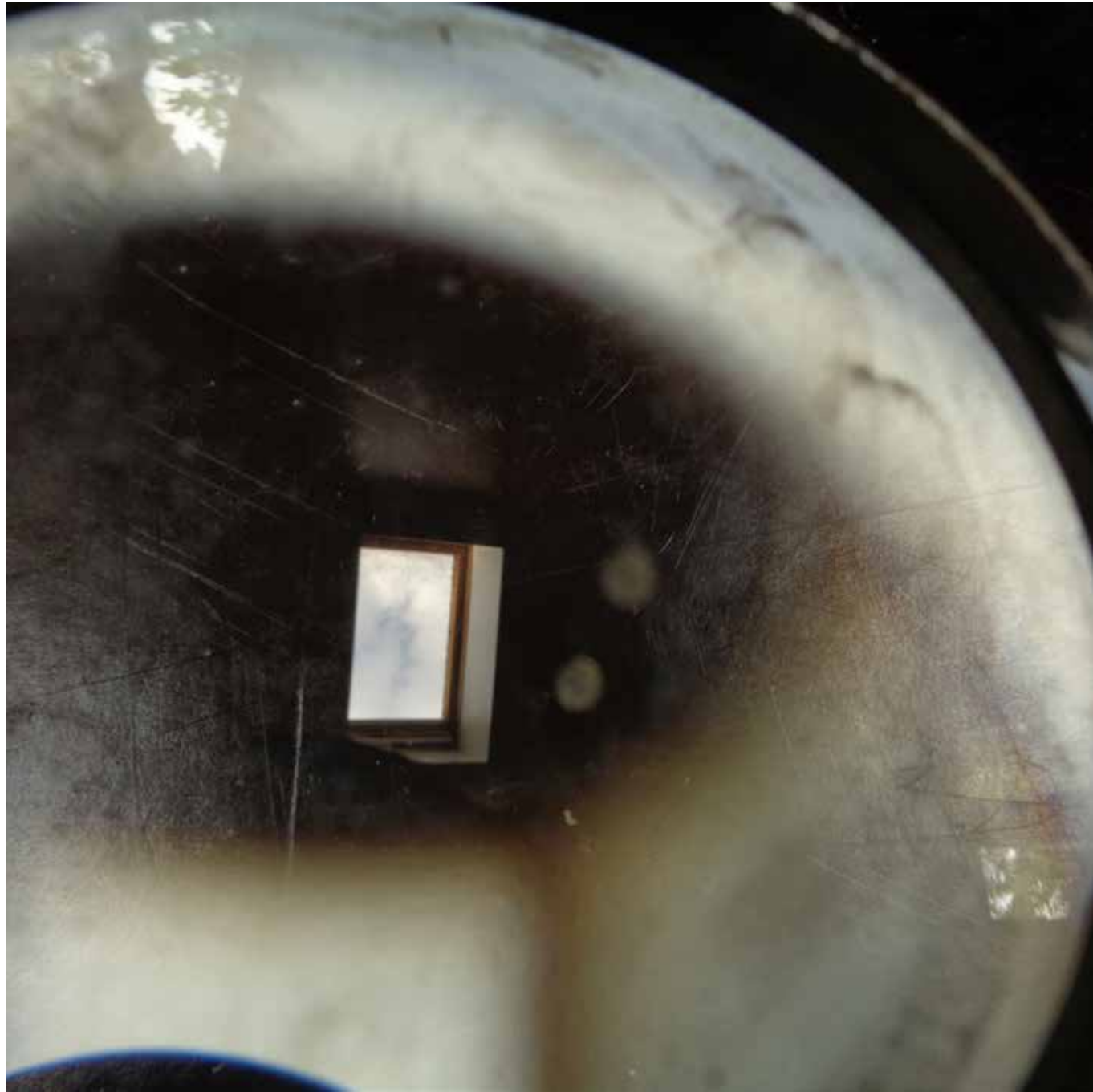
**L'enfant en tombant s'était blessé, sa chair ouverte
saignait.**

**À force de meubler d'actions encombrantes notre existence,
donner - à soi-même ? - l'illusion de la pesanteur
à cette demeure vide en nous.**

5 heures 58 : je conduis à travers le Bade-Wurtemberg pour des raisons professionnelles. mes rêves sont plus effilochés que les nuages gris.

Ne cherche pas, maintenant, dans l'ardeur grésillante de ton été, à habiter la maison analogue au mas de ton enfance : détache-toi de l'image. Désormais ta demeure doit être assez vide pour que les enfants lui donnent plus tard la forme de leurs souvenirs.

Heureuse celle qui a vu, libres et gais, les enfants des enfants de son enfant.



As-tu su, sous terre, conserver ton visage de noyée ?

**La route est longue, longue, longue,
y cheminer est dur, dur, dur
mais je sais qu'au bout il y aurait
qu'au bout il y aurait**

Livres

Déjà parus

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020

À paraître

Fabrice Farre, *Implore*
Adèle Nègre, *Un seul poème*

•

Revue

[margelles n°1, printemps 2020](#)
[margelles n°2, été 2020](#)

•

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus Conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête La faille*, 04.2020
Alexis Hubert, *La phrase, cet élastique*, 05.2020
Julie Buisson, *Aube Tracasse*, 05.2020

La revue *margelles* et les cahiers [appareil], au format numérique sont téléchargeables gratuitement depuis le site

⊥

[*appareil*] est une publication mixte initiée par Bruno Guattari. Éditeur. Elle se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome qui proposera, sous forme de cahiers, diverses propositions littéraires et/ou plastiques. La forme et le format s'adapteront autant que possible à ces propositions.

(ISSN en cours)

⊥

Martine Gärtner est née à Marseille en 1954. Professeur de Lettres Classiques, elle a boursingué entre France et Allemagne, comme entre diverses tentations littéraires : l'essai (*Balzac et l'Allemagne*, 2000), la poésie (*Pastiches et Marinades*, 2019), ou le roman (*Au-delà du Mur, un conte de l'Allemagne réunifiée*, 2020). Elle a également participé à la revue *margelles* n°2 (été 2020).

⊥



Bruno Guattari. Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : <https://www.brunoguattariediteur.fr>
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com



Bruno Guattari. Éditeur